

# L'ENFANT DES LILAS

Nous sommes aux Lilas, dans la banlieue nord-est de Paris, en 1933. Une époque de la France que les chromos d'antan nous font imaginer douce, mais qui n'est à vrai dire pas si insouciante. La grande crise économique de 1929 est venue modérer l'enthousiasme des Années folles qui régnait sur les jours et les nuits de la décennie 1920, la grande époque de Joséphine Baker, du music-hall et des avant-gardes artistiques. Cependant, Paris l'éternelle demeure encore l'une des capitales mondiales de la création artistique, du style, de la mode et de l'architecture.

C'est le temps des surréalistes et de l'Art déco. Aux Lilas, où la ligne 11 du métropolitain ne tardera pas à installer son terminus, à quelques kilomètres du cœur battant de Paris, par-delà la zone marquée par les anciennes fortifications, l'ambiance de ville banlieusarde se peint encore des couleurs de la vie villageoise.

Des ateliers d'artisans, des estaminets et des petites boutiques se trouvent en nombre au beau milieu des maisons basses à toitures pentues, juxtées de jardinets. En lisière des pâtés de maisons, le paysage s'ouvre bien souvent sur des horizons champêtres. C'est ce que le nom de Lilas, connoté de tons bucoliques et pastoraux, et toujours porté par la ville de nos jours, laisse bien entendre.

Dans ce décor banlieusard que l'été écrase de chaleur, au 54, rue de la Liberté, une jeune femme commence à ressentir les contractions de plus en plus rapprochées et de plus en plus intenses qui signalent l'imminence du terme de sa grossesse.

Nous sommes le 17 juillet, et Aimée espère pouvoir retenir jusqu'au lendemain la naissance de l'enfant qu'elle porte. Elle aimerait tant donner au nouveau-né la même date d'anniversaire qu'à son propre frère, celui qui sera bientôt l'oncle du bébé. Encadré par les soins du médecin de famille, l'accouchement parvient in extremis à attendre jusqu'au lendemain pour connaître son terme, et c'est de nuit que le bébé voit le jour, vers une heure du matin.

Nous sommes le 18 juillet 1933, et l'enfant est un garçon : Jean Yanne vient de naître.

Le nourrisson dont la venue vient combler de bonheur les jeunes mariés, Aimée et André Gouyé, ne s'appelle pas déjà Jean Yanne, mais Roger-Jean – Roger-Jean Gouyé. Dans ce prénom composé, Roger lui vient de l'oncle né comme lui un 18 juillet.

Mais bientôt, c'est par le plus commode Jean, tout court, ou par le diminutif affectueux de Jeannot, que tout le monde appelle l'enfant. Quant au nom de famille Gouyé, il est pour sa part d'origine bretonne, plus précisément d'Ille-et-Vilaine.

Jean-Baptiste, le grand-père paternel du petit Jean, est originaire de la petite ville de Liffré, entre Rennes et Fougères. C'est une grosse bourgade rurale d'un peu plus de 3000 âmes lorsqu'il y naît, en 1873, dans une famille de sabotiers. Pour devenir sabotier à son tour et se faire artisan du bois, Jean-Baptiste devient compagnon du Tour de France.

Il sillonne de long en large l'Hexagone pendant trois années de formation, pour atteindre l'excellence dans l'exercice de son métier. Ces pérégrinations dans les provinces françaises lui donnent le goût de voir du pays, et, de retour au bercail breton, il décide de partir s'installer à Paris. Il s'y marie bientôt avec une jeune Alsacienne prénommée Louise, et ils deviennent ensemble les parents de deux enfants, Georges et André.

André est le futur père de Jean Yanne. La famille est installée sur les hauteurs de Belleville, au nord-est de Paris. Lorsque Jean-Baptiste meurt de malchance, parce qu'un forcené le poignarde alors que le hasard les a fait se croiser au mauvais moment, Louise demande secours et hospitalité auprès de la famille, restée en Bretagne, de son défunt mari.

Les Gouyé de Liffré acceptent sans joie de recueillir les enfants, mais font savoir à la veuve qu'elle est indésirable chez eux. Le refus ferme et rude de sa belle-famille scelle le sort de la fidélité géographique : la veuve et ses deux garçons restent en région parisienne.

En continuant à couler ses jours dans les quartiers populaires de l'est parisien, André Gouyé est au bon endroit pour rencontrer celle qui deviendra son épouse et la mère de Jean Yanne. Il se lie d'amitié avec un certain Roger Bonabeaux, artisan sellier vivant aux Lilas. Le bon copain lui fait rencontrer sa sœur, Aimée. Aimée et

André entretiennent bientôt une relation autre qu'amicale et forment un couple d'amoureux qui ne manquera pas de bientôt convoler en justes noces (1932). C'est dans la ville de la mariée, aux Lilas, que les jeunes épousés élisent domicile.

Le petit Jean est un enfant sage et un peu rondouillard. Il passe une enfance paisible. Son père André travaille comme ouvrier lithographe dans une imprimerie et rapporte souvent à la maison de grands brouillons d'affiches signées Benjamin Rabier, le célèbre affichiste, créateur de la rouge Vache qui rit, et ce, pour le plus grand plaisir de son fiston, qui aime gribouiller et dessiner sur les grandes aires de jeu offertes par ces extraordinaires feuilles de papier.

— Mon paternel, raconte Jean Yanne, a travaillé sur des projets avec Benjamin Rabier à qui l'on doit La vache qui rit ou Gédéon le canard. Il a aussi travaillé sur des affiches représentant Joséphine Baker lors de quelques-uns de ses spectacles parisiens. Le Dédé ramenait à la maison un certain nombre de brouillons, de feuilles non encore coloriées. Je m'amusais à passer les couleurs. Je peignais comme un dégueulasse, mais j'étais heureux de barbouiller. Ah ! Piétiner des chefs-d'œuvre à la naissance, ça aide drôlement pour la suite !

Aimée, la mère de Jean, est couturière, mais, plutôt que d'ouvrir une boutique en s'établissant à son compte, elle se fait petite main pour des maisons de haute couture et travaille notamment, en tant que spécialiste de la lingerie féminine, chez la grande styliste Jeanne Lanvin, fondatrice de la célèbre maison Lanvin, toujours en activité de nos jours. Une activité privilégiée par Jeanne Lanvin consiste en la création et la confection de costumes pour

le théâtre, et tout particulièrement pour des spectacles mis en scène par Louis Jouvet, ainsi que pour le cinéma.

— Elle s'occupait plus particulièrement de la lingerie féminine, se rappelle Jean Yanne. Elle s'est occupée des déshabillés de Danielle Darrieux dans le film *Katia* de Maurice Tourneur. Je suis allé la voir plusieurs fois, soi-disant pour admirer le travail de ma petite mère. En vérité, c'était pour reluquer le galbe quasi parfait des mannequins.

*Katia* date de 1938. Jean est alors âgé de cinq ans. C'est probablement le tout premier et indirect contact à s'établir entre le jeune Jean Yanne et une vedette de cinéma. Il gardera un souvenir légèrement ému et quelque peu émoustillé de ces déshabillés lorsque, quelques décennies plus tard, il aura pour la première fois l'occasion de rencontrer Danielle Darrieux en chair et en os.

— Elle était là, devant moi. Il me semblait que je rougissais, car j'avais encore en tête les nuisettes froufroutantes de la dame. Il y a de ces madeleines de Proust qui se nichent bizarrement, non ?

C'est la guerre qui vient assombrir les tendres années lilasiennes. En septembre 1939, l'Allemagne nazie envahit la Pologne, et les Alliés anglais et français ne peuvent plus éviter de déclarer la guerre à l'Axe germano-italien. En France suit une période d'attente qu'on nomme « la drôle de guerre » : les troupes sont rassemblées de part et d'autre du Rhin et attendent que les combats commencent.

On n'ose les déclencher tout en s'attendant à ce que l'ennemi lance bientôt la première attaque. C'est la Wehrmacht qui ouvre le feu le 10 mai 1940. Les offensives allemandes sont dévastatrices pour l'armée trico-

lore, qui est balayée par la puissance germanique en à peine plus d'un mois.

L'armistice est prononcé par le maréchal Pétain dès juin 1940. Le nord et l'ouest de la France sont occupés par l'armée allemande, tandis que la partie sud du pays, dite « zone libre », est administrée par le régime collaborationniste de Vichy, soumis au pouvoir de l'Allemagne hitlérienne.

André Gouyé, mobilisé dans l'armée française, est pris dans la débâcle militaire. Il est fait prisonnier et se retrouve détenu dans un camp de travail en Allemagne. Il n'en sera pas libéré avant la fin de la guerre, en 1945.

Dès qu'André avait été appelé sous les drapeaux en 1939, la famille Gouyé avait pris la précaution d'aller se réfugier à la campagne, dans le département poitevin des Deux-Sèvres, à Celles-sur-Belle. Jean y découvre une existence autrement plus rurale que celle offerte par les quelques arpents champêtres des Lilas. Il y voit des vaches pour la première fois, ainsi que, pour la première fois également, des soldats allemands. Jean Yanne se rappelle quelques détails qui se sont imprimés dans sa mémoire d'enfant, que rapporte le livre *Jean Yanne, ni Dieu ni maître (même nageur)*, de Gilles Durieux :

— Une chose m'a vraiment marqué. Après l'armistice, quand les troufions, sauf ceux comme mon père, sont rentrés au pays, ils traînaient les pattes et étaient mal fringués, complètement débraillés. Bien sûr, ils avaient perdu... En revanche, les Allemands étaient plutôt bien sapés et marchaient au pas de l'oie en défilant. Ils chantaient bien et jouaient en mesure. Ils avaient le tempo de la victoire ! Ils avaient un instrument, un chapeau chinois, un truc avec des clochettes. Sûr qu'un tel spectacle impressionnait le regard du même que j'étais. En

plus, dans le village où nous étions, les soldats allemands étaient assez chaleureux. Ils donnaient des bonbons aux enfants et, le soir, jouaient de l'accordéon. Ce n'était pas franchement l'ambiance au village, mais il y avait de la musique. J'en ai même vu un pleurer au bistrot. Il avait sur les genoux un gamin et il le regardait. Il disait des trucs que je ne comprenais pas, mais je crois qu'il pensait à son marmot et qu'il devait se demander ce qu'il était venu foutre ici. C'est ce que j'en voyais. Je ne savais rien du nazisme, des atrocités, des camps de concentration. On me cachait tout, même que mon père était prisonnier en Allemagne. J'étais trop moujingue pour comprendre tout ça. Après, j'ai su. Ma mère me tenait à l'écart comme elle le pouvait de toutes ces horreurs. Ce que je savais était ce que je voyais dans la rue et que j'entendais dire. Je me souviens aussi des résistants. Pour moi, ils étaient ceux qui balançaient des grenades dans les étangs et les rivières pour attraper du poisson. Après, j'ai su là aussi. L'armée des ombres, les francs-tireurs, tout ça.

Jean, sa mère et ses deux grands-mères résident à Celles-sur-Belle jusqu'en 1943, puis la famille se décide à retourner aux Lilas. C'est là qu'ils connaîtront la libération du territoire par les Alliés. Jean sera alors très marqué par le spectacle de résistants de la dernière heure.

Tel son instituteur qu'il avait entendu chanter les louanges du maréchal Pétain tant que la France était occupée, et qui, aussitôt que la victoire avait été assurée, s'était empressé d'aller parader, orné d'un brassard des FFI, parmi ceux qui avaient triomphé du nazisme et de la collaboration. Jean Yanne écrira plus tard quelques paragraphes faussement naïfs sur cette période :

— À force d'avoir sept ans, j'en ai eu douze. Les Américains sont arrivés. Ils se sont installés au fort de

Romainville. À l'école, on nous a montré des photos prises dans les fosses de ce même fort de Romainville. Des photos de gens tués, le ventre ouvert, la tête mutilée. On nous a emmenés voir une porte par laquelle le colonel Fabien s'était évadé. Mon père est rentré d'Allemagne. Il m'a plu, mais il avait l'air d'un con. Il était l'un des seuls à ne pas avoir de brassard. Ceux qui fournissaient le beurre, le jambon et les nouilles en avaient.

Après la guerre, c'est l'heure des retrouvailles pour André et sa famille, mais le père de Jean ne retrouvera pas pour longtemps son travail à l'imprimerie. Les techniques de la profession évoluent, et les besoins en ouvriers lithographes dans une industrie qui passe à l'impression offset se font rares. André rejoint alors l'atelier d'ébénisterie de son frère Georges, dans le 20<sup>e</sup> arrondissement de Paris. L'établissement Gouyé & Frères se spécialisera plus tard, dans le courant des années 1950, dans la réalisation de meubles pour postes de télévision.

Jean, quant à lui, au cours de ces années d'après-guerre, poursuit sa scolarité. En 1945, il entre au lycée Turgot, dans le 3<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Il n'est pas mauvais élève, mais il est un élément assez turbulent. Il faut dire qu'il aime chahuter et que son sens de l'humour et de la répartie fait de lui un sympathique boute-en-train, populaire auprès de ses camarades.

Dès la classe de sixième, l'élève Jean Gouyé est renvoyé. C'est au réputé lycée Chaptal, aux Batignolles, dans le nord-ouest de la capitale, qu'il poursuit sa scolarité jusqu'au brevet des collèges. Il s'y tient assez à carreau pour ne pas se faire renvoyer, mais, une fois qu'il a achevé sa classe de troisième, il entend bien ne pas prolonger ses études au-delà de l'âge obligatoire.

— J'étais nul en maths, se souvient Jean. Je partais avec des points de handicap dans la course à la moyenne. Il fallait donc compenser avec les autres matières. Je dois reconnaître une certaine humanité chez mes professeurs. Au lieu de me flanquer un zéro en maths, ils me refilaient un demi. Je me disais qu'il fallait que je chope un 18 en français, un 17 en histoire et la même chose en géographie. J'étais un tantinet combinard ! [...] À Chaptal, on pouvait choisir entre le stade et le musée. J'étais tout le temps au Louvre. J'étais le spécialiste des Vierges enchaînées. Le sport, fallait bien y passer quand même, mais je tirais au cul. Ça me saoulait, et le sport me fatigue encore d'avance aujourd'hui ! C'est là que j'ai fait mes débuts d'acteur en quelque sorte. Il y avait une troupe de théâtre. J'y ai joué Courteline.

Il se cherche un métier et commence par entrer en apprentissage en ébénisterie auprès de son oncle et de son père. Les affaires de l'entreprise familiales sont un peu chancelantes, et, comme son père et son oncle ne sont plus en mesure de rémunérer Jean, il doit entreprendre la recherche d'une autre voie professionnelle. Celle-ci le fera s'aventurer loin des ateliers de l'artisanat.